

LE PÈRE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

VOTAILLERIE ET FAMINE!



ÉLECTIONS ET FAMINE

Il y a un boniment que les électeurs enragés rengainent jusqu'à plus soif aux bons lieux qui ont plein le cul de la votailerie :
« Se torcher le croupion du bulletin de vote, c'est faire le jeu de la réaction ! »
Ca, c'est une baliverne de perroquet !
Et d'abord, il s'agit de s'entendre sur les mots : qu'appelle-t-on « réaction » ?
Par le temps qui court, je ne vois pas bien quelle différence il y a entre les candidats multicolores qui font la parade : ils sont tous plus ou moins sociaux, tous plus ou moins réacs.
Les bons bougres perdent trop de vue que la gouvernance est obligée de tenir compte de l'opinion du populo et que, voulût-il être réactionnaire à tous crins, il ne le pourrait pas si nous ne sommes pas disposés à le laisser faire.
C'est en ce sens qu'on peut dire que « les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent ! »
Ainsi, quand on a eu sur le râble l'hippopotame Dupuy et le boule-dogue Casimir il y a eu des envies de réaction enragée; on nous a servi les lois sclérates qui sont l'invention légale la plus abominable qu'on ait vu depuis belle lurette.
Pourtant les grosses légumes les appliquent peu ces garces de lois. Non pas que l'envie leur manque ! C'est tout simplement parce qu'ils n'osent pas.
Autre chose, dernièrement le prince Gamelle a pondu un manifeste pour nous baver que quand il aura choppé la place à Félix, il ne changera rien au mouvement, sauf l'étiquette : il foutra MONARCHIE au lieu de RÉPUBLIQUE.

Est-ce à dire que le prince Gamelle n'aimerait pas à être réac ?
Foutre si, il l'aimerait ! Seulement il lui faut compter avec son époque.
Et, heureusement pour nous, la puissance de résistance populaire contre le gouvernement ne se jauge pas avec des bulletins de vot.
C'est l'activité du populo qui en est la mesure : plus il y a d'effervescence, de rouspétance et d'initiative... en temps normal — et non en période électorale ! — et plus le gouvernement file doux, quelle que soit son étiquette.
Donc, pourvu que nous ayons du poil au ventre, nous pouvons faire le vide autour des tinettes électorales, sans craindre que notre abstention de voter empire notre sort.
Ce qui l'empirera c'est notre avachissement !
Si nous votons pour des candidats « avancés » et que nous soyons ensuite des fausse-couches, la gouvernance pourra être bien plus crapuleuse que si, en place de voter, nous allons boire chopine chez le bistrot.
Mais avec l'intention bougrement ancrée dans notre cafetière de ne pas plier l'échine !
Un votard endiable va me répliquer « qu'on peut voter et, en même temps, ouvrir l'œil et rester un gas d'attaque... »
Eh oui, mon vieux, ça se peut ! Y a bien des moutons à cinq pattes — mais l'un comme l'autre sont des phénomènes exceptionnels.
Voter et rester un gas d'attaque, toujours prêt au chambardement, ça ne va guère ensemble : c'est contradictoire !
En effet, du moment que tu délègues ta souveraineté individuelle, c'est que tu supposes que le type à qui tu en fais cadeau en fera meilleur usage que toi.
Ça fait, si tu veux être logique, il ne te reste qu'à poser ta chique et à faire le mort... en attendant que tes gouvernants fassent ton bonheur !
—o—
J'aurais encore bougrement de ruminades à dégoïser sur ce chapitre — et aussi sur la question du bricheton.
Seulement, cette semaine, à cause du grand dessin de l'intérieur, je dois rogner mes tartinades.

J'aurais voulu jaspiner de la situation du populo italien : les émeutes ronflent là bas et les troubades guérissent le populo de la famine en lui faisant passer le goût du pain.
J'aurais voulu aussi causer un brin de l'accaparement des blés dont pâtissent tous les populos de la boule ronde.
Il est à remarquer que le populo qui a été le plus prompt à rouspéter contre le renchérissement du pain de ces derniers jours, dont la guerre hispano-américaine a été le prétexte, c'est le populo turec.
Voilà qui ne nous fait pas honneur !
L'autre jour, à Constantinople, quand le pain a commencé à renchérir, le populo n'a pas barguigné : il a chambardé quelques boulangeries !
Et, illico, le Sultan a donné des ordres pour éviter que le prix du bricheton monte.
En France, grâce au muselage universel, le pain a renchéri et le populo n'a pas bougé !
Au dernier moment, cette crapule de Méline a décidé d'enlever les droits de douane sur les blés étrangers, pendant deux mois.
Ça ne fera peut-être pas diminuer le prix du pain.
Mais ça embobinera les volards !

Tuyaux Corporatifs

Le congrès des cheminots. — La semaine dernière s'est déridé, à Paris, le congrès des prolos de chemins de fer.
La plus grave question qui s'y est discutée est celle de la grève.
Depuis plusieurs années, tous les ans, en séance secrète, les précédents congrès s'étaient prononcés pour la grève, mais jusqu'ici cette décision était restée platonique.
Cette année encore, les gas du chemin de fer se sont déclarés partisans de la grève.
N'en sera-t-il que des paroles, cette fois-ci encore ?
Il n'y paraît pas, nom de dieu, car les gas des

chemins de fer ont l'air d'être bougrement à cran.

Et d'abord, pour bien prouver qu'ils ne craignent plus leurs exploiters et qu'ils ont le nerf de clamer bien haut ce que, jusqu'ici, ils s'étaient bornés à susurrer en catimini, les gas n'ont pas voulu de huis clos pour discuter la question de la grève.

C'est donc au grand jour que la grève a été décidée — et à la quasi unanimité!

Cinquante-cinq délégués se sont prononcés pour la grève la plus immédiate possible, en ayant soin de stipuler qu'ils ne veulent rien savoir de la grève des bras croisés.

Une douzaine de délégués ont seuls été contre la grève. Et encore, la plupart de ceux-là ne trouvaient pas trop à redire à la grève, mais ils ne la jugeaient pas opportune.

Cré pétard, il est toujours opportun de faire la guerre aux capitalistes!

Leurs conseils de foirade n'ont pas prévalu: C'est donc la grève qui, un de ces quatre matins, pend au nez des exploiters des Compagnies des chemins de fer.

Quel sera le résultat de ce mouvement? Cela dépend uniquement de l'initiative et du nerf dont feront preuve les prolos:

Les gas ont dressé la liste de leurs réclamations et il faut qu'ils n'en permettent pas la discussion aux matadors des Compagnies. Il y a trop longtemps qu'ils courbent l'échine, il est rudement de saison qu'ils parlent en hommes:

« Nous voulons ça!... »

Un point et c'est tout.

L'heure est venue pour les cheminots d'exiger et non de mendigoter.

C'est d'ailleurs le seul moyen qu'ils ont de décrocher la victoire: s'ils se laissent aller à discuter ils sont roulés d'avance.

Qu'ils se souviennent de la grande grève des mécaniciens anglais: au lieu d'y aller carrément les prolos ont voulu parlementer avec leurs singes: ils avaient les reins solides, la caisse farcie de millions et ils espéraient faire capituler les capitalistes.

Je t'en fous! Après d'interminables discussions, après avoir gaspillé une trentaine de millions, les mécaniciens ont dû s'avouer vaincus.

La leçon a été rude!

Qu'elle ne soit par perdue pour les gas des chemins de fer.

Qu'ils se sachent: s'ils commencent à discuter avec les grosses légumes, c'est la défaite!

Les charognes feront trainer les choses en longueur, châtreront le mouvement et, au bout de semaines et de mois de parlotages, les grévistes verront la boulette: ils s'apercevront qu'ils ont été menés en bateau, emberlificotés, et il ne leur restera qu'à reprendre le collier de misère aux conditions qu'il plaira aux exploiters de dicter.

Donc, si les cheminots ne veulent pas être roulés dans les grands prix, qu'ils se fourrent dans le citron, la maxime:

« Pas de parlotage!

LE PREMIER MAI

Elle est de plus en plus palotte et incolore, la manifestation du Premier Mai.

La politocaille des sociaux à la manqué l'a tuée.

Au lieu de laisser au Premier Mai son caractère de protestation et de révolte contre la garce de société actuelle, ces types-là ont voulu en faire une processionnade aux pouvoirs publics et aussi une fête du travail.

Ça n'a pas pris!

En France, il y a bien encore quelques floppées de bons bougres qui continuent à manifester au Premier Mai, — mais y en a pas des tas!

Dans les autres patelins, l'enthousiasme n'a pas, non plus, rien de fameux.

En Hongrie seulement, le premier Mai a gardé une allure révolutionnaire et les bandits de la gouvernance ont interdit toutes sortes de réunions et de manifestations. Ce n'est pas ça qui rapapillotera le populo avec les dirigeants!

D'autant que les charognes en ont profité pour se payer un petit Fourmies: les paysans de Boba ayant voulu manifester les pandores les ont canardés et y a eu une demi-douzaine de cul-terreux d'assassinés.

En Angleterre, à Londres, y a eu la traditionnelle manifestation à Hyde Park, avec tout le flaffa des bannières et des musiques. Du haut d'une douzaine de plates formes, une kyrielle d'orateurs ont jaspiné, entre autres Louise Michel et Tom Mann. Ensuite, après les dis-

cours, une résolution commune a été acclamée. Et foutez, cette résolution prouve que les anglais vont de l'avant et se dessalent!

Il est bougrement loin le temps où les pantoufflards de la haute serinaient que les anglais n'en pinceraient jamais pour foutre en l'air la société actuelle.

Ils deviennent chambardeurs, nom de dieu!

Et, ce qu'il y a de chouette c'est qu'ils ne s'orientent pas du côté du socialisme gouvernemental; d'instinct les anglais sont anti-étatistes et, pour décrocher du bien-être, ils comptent uniquement sur eux-mêmes et ne sont pas assez poires pour attendre que les alouettes leur tombent rôties, — soit du ciel, soit du gouvernement.

Pour preuve, voici la résolution acclamée dimanche à Hyde Park:

Les ouvriers ici réunis en un vaste meeting envoient leurs salutations fraternelles à leurs camarades du monde entier assemblés en ce jour; ils affirment leur détermination de renverser le régime du salariat et du capitalisme pour établir à sa place, par leurs efforts communs, le régime du communisme coopératif international, par lequel tous les instruments d'industrie seront placés en la possession et sous le contrôle des communautés organisées, et une chance égale sera offerte à tous les hommes de mener une vie prospère, heureuse, humaine.

HORREURS MILITAIRES

AMUSETTE DE GRADÉS

Le vieux boniment d'après lequel il y a, au fond de nous mêmes, un cochon et un tigre qui roupillent, n'est pas tout à fait exact.

Certes, bien des types se dévoilent plus porcs que des cochons et plus féroces que des tigres, — mais ce n'est pas inné chez eux.

Si ces animaux deviennent des monstres, la cause en est uniquement à l'autorité.

C'est elle qui engendre les tortionnaires, sous leurs aspects divers: juges, bourreaux, inquisiteurs, — et aussi cet autre monstre, le galonné!

Celui-ci est le monstre complet! En lui se résumant toutes les variantes: suivant ses lubies sanguinaires, il se manifeste tour à tour jugeur, bourreau, inquisiteur.

Un sacré échantillon du genre est le lieutenant Normand qui, à Grenoble, vient de se payer le luxe d'une parodie de fusillade, non pas sur un mannequin, — ça n'aurait pas eu de charme pour ce gradé! — mais sur un pauvre troufion en chair et en os.

Voici l'histoire dans toute son horreur: Jeudi dernier, un caporal de la 8^e compagnie d'un régiment de génie s'apercevait de la disparition de son porte-braise, avec 14 balles dedans.

Le lieutenant Normand, qui tenait la place du capiston en balade, fit illico vider leurs poches à tous les troufions et il farfouilla sans succès dans les paquetages.

Ne voulant pas remporter une veste, le soir même, à 11 heures, ce Jean-foutre de galonné repiquait au perquisitionnement: il fit sortir du plumard quelques troufions plus particulièrement soupçonnés et on les fouilla depuis le croupion jusqu'aux doigts de pied.

Toujours pour la peau!

Ça ne faisait pas la balle du gradé:

« Il me faut un coupable, et je l'aurai! » qu'il se foutit à ronchonner.

Pour lors, il jeta son dévolu sur un pauvre bougre, Douhaire;

— C'est toi qui a rousti le porte-braise!

— Non, non! mon lieutenant.

— C'est toi! Avoue-le ou je te fais fusiller....

Si tu n'as pas avoué dans cinq minutes, ton affaire est claire!...

Les cinq minutes écoulées, Douhaire continuant à nier, le galonné fit habiller quatre hommes et un sous-off et leur donna l'ordre de conduire sa victime au polygone d'artillerie.

Ici, une parenthèse: il y a quelques semaines, au cours de manœuvres sur l'Isère, le troufion Douhaire et le gradé Normand se trouvaient sur le même bancot quand, accidentellement, le lieutenant tomba à l'eau; sans barguigner, Douhaire sauta à l'arivière et tira le Jean-foutre du bouillon.

Le pauvre couillon doit s'en mordre les pouces aujourd'hui!

Nom de dieu, que ça lui serve de leçon!

S'il lui arrive encore de voir un galonné se noyer, qu'il le laisse donc dans la flotte....

La perte sera mince!

Et il aura d'autant plus raison qu'il est bougrement fixé sur la reconnaissance d'un gradé pour son sauveteur: le lieutenant Normand l'a fichu à la plus effroyable torture qui se puisse imaginer!

Ceci dit, je boucle la parenthèse et j'en reviens au supplice du troufion:

La bande se mit en route, la victime au milieu et, dans le trajet, à plusieurs reprises, afin de fiche davantage la trouille au malheureux, le galonné demanda si chaque homme s'était muni de cartouches....

Il pleuvait comme vache qui pisse!

Arrivée au polygone, la troupe s'arrêta à une butte, l'officemar fit bander les yeux à Douhaire et on lui ligotta les mains derrière le dos. Sitôt fait, le tortureur commanda:

— Feu de salut!... Douhaire voulez-vous avouer?

— Je n'ai rien volé, mon lieutenant!

— Joue!... Vos derniers moments sont arrivés!... Voulez-vous avouer?

— Mon lieutenant, je vous jure que je ne suis pas le voleur!

Vous pensez si le pauvre troufion était à la noce. Ses dents claquaient, kif-kif des castagnettes! Y a pas à chiner: il lui a fallu un sacré tempérament pour ne pas avouer. Bien d'autres, en pareil cas, se seraient déclarés coupables quoique innocents.

Et on aurait félicité le lieutenant de sa rouillardise d'inquisiteur!

Furieux de n'avoir pas réussi à faire cracher sa victime au bassinet et ne pouvant faire durer sa sinistre amulette plus longtemps, l'officemar donna l'ordre de rentrer à la caserne et fit foutre Douhaire en prison.

— 0 —

La haute gradaille aurait bien voulu étouffer cette histoire inquisitoriale. Mais, c'est pas commode, par le temps qui court! Tout se sait, tout est secret de polichinelle....

Alors, les culottes de peau ont fait contre mauvaise fortune bon cœur: le malheureux Douhaire a été débouclé et on a fichu l'officemar au bloc.

Turellement, c'est du chiquet! On ne lui fera pas de bobo à ce monstre: un de ces quatre matins on va nous apprendre que cette brute est un peu marteau et que c'est son loufoquisme qui l'a incité à martyriser Douhaire.

Il y a toujours des excuses, des faux-fuyants, des binaises pour tirer du guépier un Jean-foutre galonné;

Par contre, il n'y en a jamais lorsqu'il s'agit d'un simple troufion: rien ne lui vaut comme excuses quand il a manqué à la discipline et aux règlements.

Imaginez que Douhaire eut refusé de marcher pour sa fusillade à l'eau chaude; l'officemar-bourreau lui aurait assaisonné un rapport, avec refus d'obéissance à la clé et il serait maintenant en prévention de conseil de guerre.

Reste à savoir ce qu'il adviendra à ce tigre de Normand?

Rien de grave! On va lui taper sur les doigts avec un bâton en sucre d'orge. Puis, en douceur, sans flûtas, on le changera de garaison, il montera en grade et il pourra, de plus belle, repiquer à ses monstruosité.

Il ira loin le monstre: il a l'étoffe d'un Gallifet!

Gallifet aussi est un peu marteau!

Ohé, les révoltés de demain, si vous êtes vaincus, gare à l'officemar Normand!

— 0 —

Elle va son petit bonhomme de chemin, nom de dieu!

Un peu partout les copains se décarcassent pour crier « casse-cou » aux bons bougres encore embistrouillés de préjugés.

Aux réunions, les candidats pour de vrai trouvent à qui parler.

Et foutez, ces animaux font une sale bobine quand ils s'entendent houspiller selon leurs mérites.

Dans plusieurs quartiers de Paris, des stations à la hauteur ont consulté l'assemblée pour savoir si les candidats sont meilleurs à élire qu'à pendre.

— 0 —

Agitation anti-votarde

Et, dans un esclaffement, l'assemblée de répondre :

— Bons à pendre !

Vous voyez d'ici la tronche du candidat : il rigole tout à fait jaune et serre les fesses.

Dans le XII^e, les copains ne se sont pas bornés à aller contredire chez eux les mendigoteurs de votes ; ils ont emmanché une série de réunions et n'ont qu'à s'en féliciter.

A chacune de ces réunions il s'est amené de trois à cinq cents bons bougres dans l'intention de savoir ce que les anarchos ont dans le ventre.

Et foutre, ils n'ont pas perdu leur temps ! Ceux qui l'ont voulu ont posé des questions auxquelles il a été répondu subito et les camaros leur ont expliqué par le menu que par la légalité et le poirotage on n'arrive à rien et que, si nous voulons nous émanciper, il n'y a qu'un joint : fiche les pieds dans le plat !

—o—

A peu près partout, la pestaille a eu l'air de respecter les affiches du PÈRE PEINARD AU POPULO..., quitte à les faire arracher en cachette, — selon le proverbe : pas vu ! pas pris !

Au GRAND AUVERNE seulement, un patelin de Bretagne, le quart-d'œil s'est permis de coffrer le camaro qui placardait les affiches sous l'idiot prétexte qu'il n'avait pas en poche le récépissé de candidature.

Au bout de trois quarts d'heure le sous-préfet a fait déboucler le copain.

Et le populo de jubiler quand il a vu le camaro sortir du bloc.

La rousse a encore perdu une occas de poser sa chique !

Je voudrais bien savoir si le commissaire qui a fait arrêter le gas opère de même à l'égard de tous les afficheurs qui n'ont pas de récépissé de déclaration ?

A ce compte, son violon doit être archifarci !

En effet, les candidats galettards mobilisent les afficheurs par douzaines... Et comme ils n'ont qu'un seul récépissé, si on agissait à l'égard de ces afficheurs selon la binaire du quart-d'œil d'Auverne il n'y en aurait qu'un de possible.

C'est les imprimeurs qui feraient une sale gueule !

—o—

Faute de place, il n'y a pas mèche d'insérer tout du long la trifouillée de chouettes flambeaux dont, de ci de là, se sont fendus les copains.

Je dois me limiter à en dire un mot :

Dans le faubourg Antoine, les camaros ont publié une affiche AUX TRAVAILLEURS où ils expliquent que le populo doit faire ses affaires soi-même et ne pas compter sur les mannequins de l'Aquarium.

A ALAIS, un groupe de libertaires a lancé un APPEL AUX TRAVAILLEURS où après avoir mis les bons bougres en garde contre les mendigoteurs du suffrage ils indiquent que ce n'est pas sous le poids d'un carré de papier que crouleront jamais le Capital, la Religion et l'Autorité.

En une affiche LES ANARCHISTES AU PEUPLE les copains de NIMES engagent le populo à dédaigner le torchon électoral, papier sans valeur pour imposer nos droits et dont l'unique vertu consiste à sanctionner nos devoirs et nos contraintes.

A REIMS, la Jeunesse libertaire a lancé un appel AU PROLÉTARIAT lui demandant si, dupé dans le passé, dupé dans le présent, il sera encore assez naïf pour être le dupé de demain ? Les copains expliquent ensuite qu'il n'y a pas trente-six moyens pour conquérir notre bien-être, mais un seul et unique : le combat ardent social !

LES AFFICHES DU PÈRE PEINARD

Ci-contre, les bons bougres reluqueront le dessin de l'affiche illustrée.

Comme je l'ai jaspiné la semaine dernière il a été fait de l'affiche un tirage à part, et elle est expédiée à raison de 3 fr. 50 le cent.

Le numéro de cette semaine est tiré sur papier de couleur, afin de permettre aux copains qui le trouveraient bon de le placarder après l'avoir lu, — en ayant soin de signer l'affiche du nom d'un candidat pour la frime.

Il reste encore quelques affiches, avec texte, du PÈRE PEINARD AU POPULO, à trente sous le cent, franco.



Attention les copains ! voici que la grande boucherie dont nous menaçait le traîneur de sabre Pellieux commence à se dérouler sur l'Atlantique et cela sur le dos des bons bougres cubains qui, quoiqu'il advienne, seront toujours les dindons de la farce.

On connaît leur attitude héroïque depuis trois ans, leur façon de faire la guerre — bonne à apprendre par les révoltés ouvriers — les misères et les cruautés endurées de la part des galonnards espagnols, dont l'un surtout, le monstre Weyler, rendrait des points à notre Gallifet.

Hélas ! tout ce déploiement de courage, cette cargaison d'énergie, ne devaient avoir qu'un résultat : un déplacement de la richesse et de l'autorité ! La bourgeoisie locale devait prendre la place de la bourgeoisie exotique.

C'est tout ce qu'on peut attendre de ces guerres « d'indépendance nationale ».

Les macaronis du Lombardo Vénitien en savent quelque chose. La foulditude de républiques sud-américaines et celles de l'Amérique Centrale qui, depuis belle lurette, ont réalisé ce que Cuba tente depuis quelques années en sont un vivant exemple.

Seule, la guerre sociale — la lutte de classe — le grand combat des pauvres de tous les pays contre les riches de tous les pays assurera d'une façon définitive l'indépendance humaine.

Aujourd'hui, pour les Cubains, l'affaire se complique. Ils n'avaient à craindre, en cas de succès, que d'avoir sur le poil la bourgeoisie cubaine — ils ont maintenant en perspective la domination Yankee.

Oui foutre ! c'est ce qui leur pend au nez avec cette garce d'intervention américaine.

Je sais bien que les bouffe-galette de Washington ont repoussé l'annexion de Cuba, qu'ils se défendent comme de beaux diables d'y avoir songé la valeur d'une minute.

Possible que, politiquement, ils ne veuillent pas faire de la Perle des Antilles un Etat de l'Union, mais ils n'en auront pas moins la prépondérance économique sur l'île.

La guerre entre l'Espagne et l'Amérique, n'est ni une guerre de protestants contre catholiques, ni de républicains contre royalistes, ni d'anglo-saxons contre latins, comme d'aucuns le disent, elle est bel et bien une guerre d'intérêts mercantiles : une guerre économique.

Et toutes les guerres perpétrées en ce cochon de siècle par la maudite bourgeoisie sont du même calibre !

Il y a un peu plus de cent ans, l'intervention des français en faveur de ces mêmes yankees se détachant de l'Angleterre n'avait pas d'autre mobile : la bourgeoisie française, se lançant dans l'exploitation industrielle, après la bourgeoisie anglaise — jusque là unique maîtresse des marchés internationaux — cherchait à couler sa rivale.

Pendant plus de vingt ans cette lutte entre les deux bourgeoisies se continua : d'abord en Amérique, ensuite en Europe (les guerres de la première république et de l'ogre de Corse). Il ne faut pas s'y tromper : les déclarations de républicains de Paris ne gênaient pas tant les jean-foutre anglaises comme la concurrence que les jean-foutre français leur faisaient sur le marché cosmopolite.

Et le sang des pauvres fistons fit tous les frais de cette lutte.

D'autre part, nul n'ignore que, kif-kif les guerres du commencement du siècle, la guerre franco-allemande de 1870 se fit pour des raisons économiques : ce fut un duel entre les classes dirigeantes d'en deça et d'en delà du Rhin.

Les bourgeois alboches s'étant unifiés sous la férule bismarckienne, ils jouèrent du coude, se firent de la place, imposèrent leur prépondérance économique par le traité de Francfort.

A l'heure où nous sommes, c'est le cas des Américains :

Leur immense patelin, qui tient tout le nord de l'Amérique s'est peuplé en un rien de temps. Des cités populeuses ont surgi des anciennes solitudes. Des voies ferrées ont sillonné les vieilles forêts vierges et des fortunes fabuleuses se sont constituées avec la complicité de l'Etat.

Point gênée par la rivalité d'une aristocratie nobiliaire, la bourgeoisie américaine a eu ses coudees franches. Aussi, nom de dieu, elle est à son apogée ! Les milliardaires pullulent dans ce patelin.

Ces mecs gonflés d'or sont plus puissants que les barons du Moyen-Age et, en cas de conflit avec leurs prolos ils ne se donnent pas la peine de mendigoter des secours à la gouvernance ; ils arment eux-mêmes des mercenaires, recrutent une armée et sans vergogne, font canarder les rouspéteurs.

Cette putain de démocratie a viré en plein à la féodalité !

Et c'est de la part de pareils ostrogoths qu'on croirait à une action généreuse, à une intervention par humanité ? Merde alors !

Je sais bien qu'ils ont les apparences du beau rôle ; ils peuvent gueuler contre les horreurs espagnoles, les monstruosités de Weyler, l'affaînement des reconcentrados, la torture et tout l'abominable fourbi des inquisiteurs espagnols.

Mais, foutre, il n'y a pas à s'y fier !

Ces protestants hypocrites valent les moines en cagoule :

Chicago a vu pendre des anarchos, avant qu'on n'en ait fusillé dans les fossés de Montjuich et l'extermination des Peaux-Rouges n'a rien à envier à l'internement des paysans cubains.

Oui, viédaze, les uns comme les autres, tous les dirigeants se valent : ils sont tous cousins de nos Versaillais de 1871.

—o—

Au fond, que veulent les richards yankees ? Que veut Mac-Kinley ?

« L'Amérique aux Américains » comme Drumont dit « la France aux Français », — quoiqua ça peut bien être ?

Le Mac-Kinley est tout bêtement le maquereau des richards, — c'est un Méline d'outre-Atlantique encore plus Méline que notre Méline.

Protectionniste à outrance, il veut d'abord arriver à fermer à l'Europe le marché de l'Union ; puis, de fil en aiguille, le marché de toute l'Amérique, en entraînant le Sud dans une alliance économique avec le Nord.

Et, en même temps, inonder l'Europe des produits américains.

Voilà, mille dieux, ce que veulent Mac-Kinley et les bourgeois yankees !

Voilà pourquoi, un de ces quatre matins, les prolos d'Europe pourraient avoir à se colleter avec les prolos d'Amérique.

A moins que, comme je l'ai déjà dégoisé, on ne change l'axe de la guerre et qu'au lieu de s'entredégorger entre turbineurs, on n'en vienne à cogner sur les chameaucrates.

Là est la seule solution : l'alliance des travailleurs de tous les pays contre les richards de tous les pays !

Plus que jamais l'idée de l'Internationale mérite d'être propagée et réalisée : l'entente, malgré les frontières, de tous les producteurs pour l'expropriation au bénéfice de tous des richesses accumulées par les voleurs.

Hors de là, c'est la guerre idiote : les expéditions coloniales, les guerres entre les puissances d'Europe et, dans un avenir assez rapproché, ce que je viens de faire entrevoir aux camaros, un conflit entre l'Ancien et le Nouveau-Monde.

—o—

Une autre chose à prévoir aussi, si la Révolution sociale ne nous fait pas risette : c'est le choc de l'Europe avec l'Asie, — ce que l'on a appelé le « péril jaune ».

Parmi cette fourmilière humaine de l'Extrême-Orient, les Japonais jouent le rôle d'initiateurs, de boule-en-train, qu'ont joué les Yankees en Amérique.

Secoués par la révolution de 1868, ils ont complètement fait peau neuve. Par les frusques, les institutions, les mœurs, ils se sont européanisés des douilles jusqu'aux arpiens.

Non contents de s'être ainsi mués eux-mêmes, ils ont attaqué la Chine, immense patelin où grouillent un demi-milliard d'êtres humains accroupis dans de vieilles croyances, dans une routine séculaire, une mistouffe fararimeuse.

N'ayant jamais eu le nerf de se rebiffer, les pauvres Chinois n'ont pas fait un seul pas depuis des milliers d'années.

Les Japonais allaient les sortir de leur engourdissement quand l'Europe y mit le hola.

La nouvelle triplice « France-Allemagne-Russie » se déclara en faveur de la Chine, empêchant le Japon de la dépecer.

Comment les trouvez-vous ces civilisateurs, les frangins ? Ils en pincent autant pour rebouler dans la barbarie les peuples qui s'émancipent que pour nous tenir nous-mêmes dans l'ignorance et la misère.

La bonne chère, l'instruction, les commodités de la civilisation ? Oui : vive tout cela !... Mais pour eux seulement.

C'est des fleffés égoïstes, tonnerre de dieu !

Mais leur cran d'arrêt n'arrêtera rien : la bourgeoisie japonaise qui a muselé la vieille aristocratie, a fait son 1789, arrivera à ses fins ; elle est lancée à toute vapeur dans la voie de l'industrialisme et, avant peu, les bourgeois d'Europe auront en Orient une concurrence plus désastreuse que dans l'Ouest.

Si nous restions des chiffres, des ânes bâtés, des pauvres gourdiflots, on n'aurait pas fini de nous faire casser la gueule.

Mais, bon dieu, cela ne sera pas. Primo, nous disons guerre à la guerre ! Nous n'en voulons qu'une : la guerre aux maîtres, celle qui déposera les capitalistes, tant asiatiques, américains, qu'euro-péens ; la guerre qui établira l'harmonie en place de la concurrence.

Il est temps d'y songer à celle-là ! La conquête des usines, des mines, de la terre valent bien, ce me semble, la conquête de toutes les colonies possibles et imaginables.

-Ne nous attardons pas aux querelles oiseuses, ni au bulletin de vote, agissons, foutre !

LE PÈRE BARBASSOU.



Racoleage d'électeurs

Lyon. — Ah, nom de dieu, il en pleut des malpropétés en saison de foire électorale !

Il se fait alors le plus sale commerce qui se puisse imaginer : la foire électorale est un marché de chair humaine.

Etes-vous à vendre ? On vous embauche !

Les candidats ont besoin de comités qui claquent leurs mérites et de braillards qui débinent leurs adversaires.

Si vous voulez marcher on vous aboulera des pièces de cent sous larges comme des roues de brouette.

Les candidats ont besoin d'électeurs.

Si vous voulez voter pour eux on vous abreuvera chez le bistrot du coin et vous n'aurez qu'à tendre la patte pour palper des pièces de quarante sous.

Quelle infection ! Eh bien, il y a encore pire malpropreté que ces embauchages : c'est l'enrôlement obligatoire !

Les sales garces qu'on appelle « petites sœurs des pauvres » le pratiquent actuellement à Lyon — et ailleurs aussi !

A Lyon, ces maudites guenons de la rue Corne de Cerf se sont bombardées racoleuses d'électeurs.

Les usines à prières ne chôment pas ! Ils'y débite une sacrée cargaison de messes, de neuvaines, de patenôtres, de chapelets et autres couillonades tourneboulanges.

Et les maudites nonnes forcent les pauvres vieux bougres, usés à enrichir leurs singes — et qu'elles tiennent sous leur dépendance par le morceau de pain qu'elles leur distribuent — à assister à ces simagrées.

Elles ne le forcent pas qu'à ça, mille tonnerres !

Dimanche prochain, chacun de ces pauvres bougres recevra — en même temps que le pain à cacheter — un torchecul électoral au nom du candidat cafardier et, crainte qu'il n'escamote le pieux bulletin, on le surveillera rudement.

Qui donc, en présence de telles putaineries aura encore la naïveté de couper dans la balance de la « souveraineté populaire » ?

Exploiteur à la coule

Reims. — Le jean-foutre Poullot, un gros exploiteur rémois, se prétend fils de ses œuvres. Aux prolos qui lui réclament des augmentations il leur fait du boniment et leur explique qu'avec 50 sous ou 3 francs ils peuvent vivre kif-kif des princes.

« Moi aussi j'ai été ouvrier et j'ai mangé en go rgotte !... »

Et, pour conclure, il envoie péter les réclameurs.

Ce n'est pas plus difficile que ça !

Reste à savoir si ça prendra tout le temps ?

En supposant que sa postiche soit vraie, qu'est-ce que ça peut nous foutre qu'il ait été prolo ?

On sait très bien que les riches n'ont pas toujours été riches et qu'ils ne se sont mis au sac qu'en volant et exploitant le populo.

Le singe Poullot n'est pas une exception !

Il n'y a pas à l'estimer parce qu'il a été prolo.

Au contraire, nom de dieu, il y aurait plutôt à l'en excréter davantage.

S'il a réellement été dans la purée — comme il est loin d'y être maintenant ! — ça prouve qu'il lui a fallu être plus ficelle et plus retord que des exploiters qui trouvèrent des sacs d'écus dans leur berceau.

Turellement, son bagne est une maudite cafardière !

Ce sacré galeux est un mariolo qui s'y connaît : il sait que, plus les prolos sont farcis de religion, plus ils sont faciles à exploiter.

Aussi, il pousse dur à la roue ! Il prêche d'exemple : il affiche un bigottisme idiot.

En 1892, il alla balader sa viande à Rome, histoire d'embrasser le croupion au pape et il est une des grosses légumes du cercle catholique.

Et, non content d'en être, le sacrifiant veut que ses esclaves en fassent partie. C'est très mariolo car les raticions prêchent tellement l'obéissance aux grands de la terre que les prolos crétiens sont dociles, pas rouspéteurs et bûcheurs en diable.

Trafic électoral

Dieppe. — Quand le plein-de-truffes Greffülhe voulut acheter la circonscription du député Breton il avait promis de distribuer de la braise à quantité de petits canards pour soutenir son élection.

Aussi, les petits canards ne sont pas contents de ce que le finaud de Breton a éventé la mèche.

Ils font : « Couan ! Couan ! »

Dans leur fureur ils engueulent Breton et le traitent d'idiot.

Je veux bien qu'il ne soit pas un phénix ; mais foutre, il n'a pas de peine à être moins cruche qu'un Greffülhe.

Tous ces clabaudages et ces chichis sont gonfolants. En outre, ils ont un résultat pratique : ils découvrent le pot-aux-roses et chacun peut se rendre compte que les tripatouillages électoraux sont un trafic dégueulasse.

Assassiné pour cinquante sous !

Abbeville. — Un pauvre esclave des Saint frères, Emile Cressan, âgé de trente-deux ans, père de deux gosses, qui faisait le sacré métier de graisseur, vient d'être assassiné par la machine.

En replaçant un courroie le malheureux fut pris à un crochet et, en un rien de temps il fut foutu en miettes !

C'est le 1^{er} mai — le jour de la prétendue fête du travail ! — que cette victime de l'exploitation a été enterrée.

La charité et la philanthropie du marquis de Carabas va-t-elle se manifester à l'égard des deux orphelins ?

Ça serait de la bonne réclame électorale...

Mais ouat ! On va prétendre que si le pauvre Cressan a été mangé par la machine, c'est de sa faute.

Pour ce qui est de bibi, j'en doute !

Le bouffe-galette Charles Saint doit connaître les réglemens sur les précautions à prendre dans les usines pour éviter les accidents.

Sont-elles observées dans les siennes ?



Espagne. — Le riche fieu, Ramon Sempau, qui essaya l'an dernier d'escotter l'inquisiteur Portas est toujours emprisonné à Barcelone et, depuis huit mois, les crapules de la haute le laissent mijoter dans l'incertitude.

C'est un joint hypocrite pour le torturer sans en avoir l'air !

Sempau fut condamné à mort, mais l'application de la peine a été suspendue et aucune décision nouvelle n'a été prise à son égard.

Le gas n'en a pas perdu la tramontane : il a utilisé les loisirs dégueulasses de la prison pour

tenter de s'évader, — et il n'a malheureusement pas réussi !

Sempau et trois autres prisonniers s'étaient procuré des fausses clés pour ouvrir les lourdes de la prison, des cordes pour escalader les murs, de l'opium pour endormir les gardiens et deux revolvers comme « en cas ».

Tout allait kif kif sur des roulettes quand un sale mufle de détenu, ayant eu vent de la tentative d'évasion qui se maquillait, moucharda les gas.

Illico, les garde-chiourme farfouillèrent dans les cellules des prisonniers soupçonnés et après avoir dégotté leur attirail ils collèrent les pauvres gas au cachot et au secret absolu.

Les inquisiteurs vont-ils profiter de cette tentative d'évasion pour martyriser leurs victimes ? De la part de ces monstres tout est possible !

Russie. — Notre Puybaraud va crever de dépit, — ou tout au moins attraper la jaunisse ! Ses copains, les policiers russes lui font le poil : ils s'y connaissent en fait de râties !

Rien que d'un seul coup de filet ces monstres-là viennent d'entourer 2.500 personnes, tant hommes que femmes, soupçonnés de nihilisme. A Pétersbourg seulement, en quelques jours, il y a eu plus de 400 arrestations et il paraît que la rousse aurait découvert trois imprimeries clandestines.

Et tout ça, parce que le tsar a reçu des lettres de menaces !

C'est pour dégouter les auteurs de ces habillards — qui sont peut-être des fumisteries ! — que la police russe a opéré ces 2.500 arrestations.

Comme de juste, elle a fait chou-blanc ! Malgré ça, il y a beaucoup de chances pour qu'après avoir croupi des longs mois dans les forteresses russes les malheureux, malgré qu'ils aient été arrêtés à l'aveuglette, soient expédiés en Sibérie.

Il y a quelques vingt ans, dans notre garce de république, les journaliste bourgeois auraient gueulé contre ces monstruosité. Mais, aujourd'hui l'ambassade russe les a amadoués — c'est tous des lèche-cul du tsar et de sa clique !

Italie. — Le procès d'association de malfaitteurs d'Ancône vient de finir : Malatesta a été condamné à sept mois de prison ; ses co-accusés ont été salés aussi, mais le télégraphe a négligé d'en parler.

Et le populo continue à crever de faim par lâbas !

Auguste Déchène est prié d'aller voir Lorin, toujours à l'ancienne adresse ou écrire pour donner rendez-vous. Affaire importante.

Communications

Paris

Les copains pouvant disposer de quelques heures pour coller des affiches du PÈRE PEINARD AU POPELO sont priés de s'amener à la turne, 15, rue Lavieuville. Plus il y en aura, mieux ça vaudra.

— Comité abstentionniste des libertaires du XII^e. Réunion publique contradictoire samedi 7 mai, à 8 h. 1/2, préau des Ecoles, 39, rue de Reuilly.

Cette réunion étant la dernière que nous donnons pour la première période des élections, nous prions tous les copains de ne pas manquer afin de se donner rendez-vous pour le lendemain et décider pour la continuation de la propagande pendant la deuxième période.

Dimanche, réunion à 2 h., chez Delapierre, 108, rue de Charenton.

Banlieue

CLICHY-LEVALLOIS. — Pendant toute la durée de la foire aux 25 fr. les copains se réuniront tous les jours au bar qui fait le coin de la rue du Bois et de la rue Victor Hugo à Levallois.

Province

LYON. — Dimanche 8 mai, à 8 h. 1/2, salle du Campitoir Lyrique, à l'angle des rues Bugeaud et Molière, deuxième soirée familiale, au bénéfice de la propagande abstentionniste, avec le concours de divers camarades et de Jean Marestan et Léon Verleye dans leurs œuvres et les « Chansons Montmartroises » de Boulay, Marcel Legay, Jouy, Rictus, Xanrof, etc. Changement de programme.

A 10 h., deuxième causerie par Marestan sur « la Chanson ».

Réunion privée. On trouvera des cartes d'invitation à l'entrée. Il sera perçu 0 fr. 30 pour le vestiaire.

Le Gérant : L. GRANDIDIER. Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris.

LE PÈRE PEINARD AU POPULO



AVANT L'ÉLECTION

LE CANDIDAT. — Electeurs! J'y vais pas par quatre chemins, je vous promets la Lune... Je vous la donnerai! Je le jure!...

LES VOTARDS. — Vive not' candidat! Vive Tartempion! Vive la Lune!...

Vu, le candidat pour la frime :



APRÈS L'ÉLECTION

LES VOTARDS. — Tartempion, ta promesse! La Lune... Il nous faut la Lune...
L'ÉLU. — La Lune? La voici bougres d'empaillés: Si le cœur vous en dit... embrassez-la!

Bons bougres, pour plus d'explications, payez-vous chaque Dimanche, le "PÈRE PEINARD" réflécs d'un gniass, pour deux ronds, chez tous les libraires, on en voit la farce. — Ceux qui voudront s'offrir la présente affiche n'ont qu'à acheter le numéro du Dimanche 8 Mai.